

DES MŒURS QUI CHANGENT

Frank Koller est correspondant de la radio anglaise de Radio-Canada à Washington. De 1985 à 1998, il a couvert l'Asie, envoyant des reportages à la CBC de presque tous les pays du continent. Aux États-Unis, Koller a couvert de nombreux événements, de la crise du recomptage des voix en 2000 aux attentats terroristes du 11 septembre 2001 à New York en passant par les récentes élections, qu'il met ici en perspective.

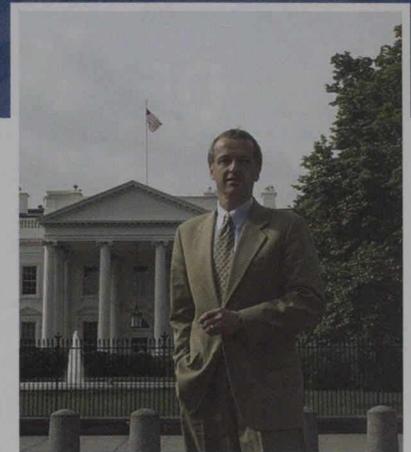


photo : avec la permission de Frank Koller

Deux poètes.

Deux cents milles de distance.

Deux mondes différents?

Dennis Williams habite Neosho, au Missouri, une petite ville dans les monts Ozark. Quand il n'écrit pas des poèmes pour l'association des poètes cow-boys du Missouri, il construit des chariots couverts à l'ancienne avec sa femme Donna.

À quelque trois cents kilomètres au nord, Michelle Boisseau enseigne la poésie à l'Université du Missouri à Kansas City. Personnalité bien établie du monde littéraire aux États-Unis, elle a remporté des dizaines de prix nationaux.

Au cours d'une année passée à parcourir les États-Unis pour rendre compte de la course à la présidence, ce sont mes rencontres avec ces deux poètes qui ont résumé le mieux les enjeux de cette élection, et en ont prédit l'issue.

Relaxant sur une chaise de jardin, derrière l'atelier de sa ferme, Dennis Williams parlait de son appui en faveur du président George W. Bush, chef d'État dont il apprécie la sincérité et les convictions religieuses et qui lui inspire confiance. Il était loin d'être satisfait de tout ce que faisait Bush — au pays et en Iraq —, mais dans l'ensemble, il trouvait que le président « se tire plutôt bien de situations délicates ».

Sur une chaise de cuisine, dans une maison en rénovation, Michelle Boisseau disait qu'elle faisait de gros efforts pour modérer sa colère contre Bush. « Comme bien des gens qui lisent beaucoup... je suis très mécontente de la direction que prend le pays... avec mes amis, des

gens qui étudient l'histoire, on pense à l'Allemagne nazie. » Elle n'a pas prononcé le nom de John Kerry avant que je ne l'évoque moi-même.

Depuis l'élection controversée de 2000, on a répandu beaucoup d'encre sur « l'Amérique divisée », sur les États rouges par opposition aux États bleus ou encore sur le choc des valeurs.

John Kenneth White, de l'Université Catholique de Washington, a bien résumé la situation : les États-Unis seraient divisés entre « ceux qui prônent une morale absolue et ceux qui prônent une morale au petit pied ».

Mais il y a autre chose que j'ai vu à l'œuvre chez mes deux poètes et dans tout le pays. Cela m'a incité à croire très tôt que Bush l'emporterait encore une fois. (Mes amis et collègues canadiens disaient que je devais boire du Kool-Aid républicain.)

Depuis le 11 septembre, les États-Unis sont un pays en guerre. Ses fils et ses filles meurent dans un conflit dont on ne voit pas la fin, ce qui fait peur aux républicains aussi bien qu'aux démocrates. Mais alors même que les Américains débattaient vigoureusement de ce qu'il fallait faire, il y avait une aspiration générale à des temps plus « normaux ». Cette aspiration des plus humaines peut cohabiter avec des convictions politiques et philosophiques passionnées, et même les éclipser. Et Bush satisfait cette aspiration plus que Kerry.

On pourrait faire valoir que les deux partis ont exploité et déformé des enjeux importants dans leur campagne électorale. Mais vu l'état de la société

américaine en 2004, c'est Bush et non Kerry qui avait le plus de positions dites « normales » : opposition au mariage gay, soutien des troupes au combat, volonté de réduire les impôts.

Et la normalité inspire le bien-être; elle a quelque chose de réconfortant. Bien entendu, elle peut évoluer — et on peut la changer. Parfois en mieux. Parfois en pire, comme l'a écrit Bruce Cockburn : « L'ennui, avec la normalité, c'est qu'elle empire toujours. »

La clé de cette élection, c'est que George W. Bush, et non John Kerry, a apporté à la majorité des Américains un sentiment de réconfort et de bien-être en des temps incertains, même si beaucoup d'entre eux imputent l'incertitude à Bush lui-même!

Les Canadiens doivent accepter que désormais, dans l'après-11 septembre, cette contradiction apparente reste gravée dans la psyché américaine.

La colère de Michelle Boisseau contre Bush a trouvé des échos retentissants dans tout le pays. Comme sa froideur pour Kerry.

Mais les échos les plus retentissants (51 p. cent contre 48 — juste assez, finalement) ont été les échos de propos comme ceux de Donna, la femme de Dennis Williams : « J'ai l'impression que George Bush est le genre de type avec qui on se sent bien, c'est-à-dire une personne que je pourrais inviter à boire un café et à bavarder avec moi... Avec John Kerry, je n'ai jamais cette impression. »

L'essentiel, c'est le bien-être. 🍀

Frank Koller, correspondant de la radio anglaise de Radio-Canada : George W. Bush a apporté à la majorité des Américains un sentiment de réconfort et de bien-être en des temps incertains.